

Comment parler de Dieu au cœur de nos fragilités ?

Intervention du P. Jean-Marie Onfray

Fête de la Pastorale de la Santé

21 mai 2016

Voilà une bonne question pour vous qui êtes rassemblés en ce jour de fraternité, de fête diocésaine ! Certains d'entre vous sont directement touchés par la maladie, le handicap, la dépendance... D'autres ont à vivre ces réalités dans l'accompagnement quotidien d'un proche et nombreux parmi vous vivent un engagement bénévoles et parfois salariés au service des personnes fragilisées... D'une manière ou d'une autre, nous vivons la rencontre des vulnérabilités. Aucun d'entre nous n'est spectateur de la souffrance et nous sommes tous bousculés dans notre chair par l'irruption de ces épreuves qui ne laissent jamais indemnes.

La fragilisation intervient dans nos vies lorsque le « vouloir vivre », qui nous constitue tous, est mis à mal par une épreuve inattendue. L'épreuve vient renverser un équilibre sans prévenir. Elle projette dans un espace sans repères. Elle provoque la sidération et le silence, puisqu'elle n'est pas intégrable immédiatement. Elles annihilent nos facultés d'adaptation. Elle fait entrer dans l'univers de l'inquiétude, de la démaîtrise. Elle laisse sans voix et parfois comme sans émotions. Le sens est sans dessus dessous... Il faut intégrer la perte pour sortir de la fragilisation, consentir à entrer dans le tombeau où l'avenir a disparu... Souvent, la blessure coupe même le désir de communication : « À quoi bon ! » ... La fragilisation peut même nous conduire sur le chemin de la peur de l'autre, de l'isolement, du repli sur soi... car personne ne peut comprendre !

D'ailleurs, la maladie, le handicap, le vieillissement marginalisent, excluent... nous mettent « hors-jeu » et parfois j'ose dire nous « excommunient »... puisque les autres arrivent très bien à vivre sans nous ! La fragilisation fait naître aussi l'incompréhension du « pourquoi moi ? ». Elle peut générer de la violence intérieure, de l'agressivité... L'épreuve fait vaciller le sujet. L'image de soi est profondément remise en question. Le corps devient une demeure hostile (« qui me délivrera de ce corps ! »). Notre conception de notre dignité est blessée et parfois

remise en question. Ces bouleversements nourrissent une souffrance qui a bien du mal à se dire. Comment partager l'indicible ?

N'allons pas croire que pour le croyant le chemin est plus facile. Les interrogations sont parfois renforcées. Un vrai combat spirituel peut s'engager dont nous retrouvons des accents dans le livre de Job ou dans le psaume 90 : « *Seigneur, pourquoi me rejeter ? Pourquoi me cacher ta face ?* » J'espère que nous avons tous fait l'expérience du caractère dérisoire de nos paroles qui se voudraient de réconfort. Accompagner des personnes fragilisées, ce n'est pas d'abord chercher à les consoler. Nous entrons en relation pour signifier, par notre présence, que l'autre n'est pas seul dans sa traversée de « l'en bas » (pour reprendre l'expression de Maurice Bellet). Nous entrons en relation dans le silence qui permet l'écoute, y compris l'écoute du silence de l'autre. Par notre oreille et notre attention, nous permettons peut être l'avènement d'une parole. Je dis souvent que l'oreille est berceau de la parole. Nous nous rendons vulnérables en acceptant de nous faire proches.

Ce chemin de partage de vulnérabilités, cette compassion m'invite à réfléchir avec vous à la miséricorde. La miséricorde est au cœur de la foi et je voudrais que nous nous laissions bousculer par elle. Pour la plupart d'entre nous, l'insistance sur la toute-puissance de Dieu ne permettait pas de prendre conscience de sa miséricorde. Notre catéchisme déployait des vérités métaphysiques qui laissaient peu de place au récit biblique. La souveraineté de Dieu était à l'image de la monarchie absolue... L'Église elle-même, dans sa structure hiérarchique insistait plus sur la distance, l'obéissance et le respect que sur la proximité et l'écoute.

Il faudra attendre le concile Vatican II pour oser affirmer dans *Dei Verbum* : « *Il a plu à Dieu dans sa bonté et sa sagesse de se révéler en personne et de faire connaître le mystère de sa volonté grâce auquel les hommes par le Christ, le Verbe fait chair, accèdent dans l'Esprit Saint, auprès du Père et sont rendus participants de la nature divine. Par cette révélation le Dieu invisible s'adresse aux hommes en son surabondant amour*

comme à des amis, il s'entretient avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie. » La Bible n'est pas une « histoire sainte » mais l'expression de cette quête amoureuse si bien exprimée dans le « Cantique des Cantiques ». Les prophètes ne cessent de relativiser les tentations humaines de fabriquer du religieux. Je cite ainsi Osée (6, 6) que reprendra Jésus : « *Je veux la miséricorde, non les sacrifices* ».

Accueillir l'évidence de la miséricorde, c'est entrer dans l'étonnement d'un amour qui dépasse notre entendement. Nous avons trop souvent à l'égard de Dieu une attitude d'esclave qui subit sans rien dire ou de marchand qui négocie sans cesse. Il nous faut accéder à cette relation filiale de celui qui se reçoit de l'amour d'un Père. Les évangiles nous montrent que c'est l'attitude quotidienne de Jésus le Christ. Il ne s'agit plus de parler de Dieu (positivement ou négativement) mais de parler à Dieu et donc de se mettre à son écoute. Il faut sortir de notre isolement ou de notre autosuffisance pour se présenter dans la pauvreté devant celui qui est la vie. Devant celui qui nous donne sa vie dans l'abaissement total dont parle l'épître aux Philippiens et dont témoigne le mystère de la croix. Comme le dit Augustin : « *Aie pitié de moi, Seigneur ! Voilà, je ne cache pas mes blessures : tu es le médecin, moi le malade ; tu es miséricordieux, moi misérable... Je place toute mon espérance dans ta grande miséricorde* »

La miséricorde n'est pas un signe de faiblesse, une sorte de condescendance. Certains pensent même parfois qu'elle justifie le laxisme et le relativisme. « C'est trop facile ! » disent ceux qui voudraient que liberté et volonté aillent de concert. Dans la bible, la miséricorde de Dieu est l'expression de sa souveraineté absolue. Elle exprime la sainteté de Dieu dont les pensées ne sont pas nos pensées... Les choix de Dieu sont clairs et c'est pour eux que Marie rend grâce dans son Magnificat (on a remplacé deux fois le mot miséricorde par amour)... Faire preuve de justice dans un monde injuste est déjà faire œuvre de miséricorde envers les sans-droits et les opprimés. Ainsi les prophètes expriment l'option préférentielle de Dieu pour les pauvres, les faibles, les petits et les exclus... Dans le texte biblique, la miséricorde se dit par quatre mots : *Rahamim* (les entrailles), *Hanoun* (la pitié, la grâce, Yohanan), *Hesed* (la fidélité dans la relation...Hassidim),

Rav ou *Rab* (la surabondance...Ps 102, 8 : « *Le Seigneur est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d 'amour* ») Nous retrouverons en saint Luc cette méditation autour des trois paraboles de la miséricorde (Luc 15).

En Jésus, Dieu se révèle vulnérable. Sa passion pour l'homme le conduit au don de soi. Dieu se cache dans la faiblesse d'un corps livré. « *Le Christ dans sa souffrance, nous a révélé Dieu comme celui qui se laisse toucher, qui n'est pas indifférent* » déclare Bernard Ugeux. Il a partagé notre souffrance et a déclaré « *qui me voit, voit le Père* » (Jean 14, 9). La souffrance du Christ à Gethsémani et sur la croix ne nous permet plus de parler de l'impassibilité de Dieu. Il est là où l'homme souffre. Celui qui s'était révélé au prophète Elie dans la brise légère, ne bouscule pas les lois de la nature, il ne joue pas avec sa création ; il la poursuit. Cette vulnérabilité d'un Dieu d'amour nous provoque à traverser la souffrance, sans désespérer. C'est la vulnérabilité du père qui ne cesse d'aimer ses enfants (« *tout ce qui est à moi est à toi* »). La vulnérabilité se veut partage d'humanité. Accueillir l'autre en nous, lui donner l'hospitalité... La générosité, la miséricorde font de la fragilité un chemin possible.

Reconnaître autrui comme autre, ne pas le nier et ne pas le ramener à soi. Le beau risque de l'autre qui se joue dans la réciprocité. Nous vivons alors une présence qui a foi en l'autre...C'est pour cela que Jésus ne fera pas de miracle à Nazareth ! Une rencontre de pauvre à pauvre, libre de tout projet ! Permettre à l'autre par notre présence/écoute de sortir de la violence et faire advenir l'humain... Dans l'évangile, il nous est dit que Jésus fut saisi de pitié, ses entrailles tremblèrent... La miséricorde réveille la potentialité de vie qui est en nous, l'écoute de la vie qui est en nous. Il y a une figure féminine dans la miséricorde divine et je pense à Isaïe « *Comme celui que sa mère console, moi aussi je vous consolerais* » (66, 13). La consolation permet à l'autre de renaître avec sa blessure (cf. Marc 2 et Jean 5...« prends ton grabat »). Accepter de se laisser transformer par une autre personne.

La compassion/consolation peut aussi conduire aux pleurs et nous savons qu'il y a une béatitude des pleurs... La souffrance

n'est pas un manque d'être, mais l'expression d'un surplus d'amour. La souffrance de l'autre nous délivre de nous-mêmes en faisant de nous un gardien (et non un spectateur)... Contrairement à la réponse de Caïn dans la Genèse ; nous sommes les gardiens les uns des autres. La souffrance partagée devient ouverture. Oser se montrer vulnérable et fragile. Aimer jusqu'à se montrer vulnérable... Si Dieu par sa blessure sur la croix nous donne la vie en abondance, c'est aussi par nos blessures reconnues que nous accueillons la vie et que nous pouvons la partager.

Dès la première phrase de sa bulle d'indiction pour l'année jubilaire, le pape François parle du visage de la miséricorde, comme pour nous signifier que c'est à hauteur d'homme que se joue le mystère du don de Dieu. Tout est dans le regard. Souvenons-nous : « *La lampe du corps c'est l'œil. Donc si ton œil est limpide, ton corps tout entier sera dans la lumière* » (Mt 6, 22). Il nous faut accepter que Jésus pose son regard sur nous comme sur le jeune homme riche... Dieu pose sur chacun de nous un regard de bonté et d'amour. Le père Lataste, aumônier de prison disait : « *Dieu ne nous demande pas ce que nous avons été ; il nous regarde pour ce que nous sommes maintenant* ». Notre mission est de laisser la lumière du Christ illuminer notre visage pour qu'elle rejoigne ceux que nous rencontrons. La béatitude nous dit : « *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde* » (Mt 5, 7). Cette affirmation nous rappelle que la miséricorde est engendrement réciproque. Nous recevons la vie de ceux à qui nous pensons la donner. Le mot « merci » vient du vocabulaire de l'échange (du latin « merces » le salaire) ; nos amis anglais demandent miséricorde à Dieu en disant « God have mercy ». La miséricorde dit la gratuité de l'amour et invite à la gratitude et à la louange.

Prendre soin de la personne atteinte dans son intégrité physique ou psychique, c'est aussi être témoin d'une espérance (même sans parole !) au cœur de la souffrance spirituelle. La miséricorde n'appelle pas des réponses toutes faites ou des discours théoriques. Tout cela ne fait plaisir qu'à celui qui veut masquer sa propre peur ! Dans cette rencontre des vulnérabilités, le

croyant redécouvre un Dieu qui se dit humblement. Car la souffrance (je ne parle pas de la douleur) met l'homme en procès. Elle met l'homme en procès dans son désir de vivre, dans sa légitime aspiration au bonheur... L'expérience est souvent crucifiante. L'acceptation n'est pas première et suppose souvent un long travail. La souffrance heurte l'image de soi, l'estime de soi, la nécessaire confiance en soi... La souffrance fait douter de soi, de ses raisons de vivre. Elle peut nous faire entrer dans un cercle vicieux.

Beaucoup d'auteurs prennent les images du marécage ou des filets. Dans l'un comme dans l'autre, plus vous bougez, plus vous faites d'efforts, plus vous vous enfoncez ! Vous vous engliez dans la vase, vous vous emmêlez dans les mailles du filet. Alors, les belles paroles ne servent à rien... La souffrance partagée (et entendue) purifie et libère en libérant l'amour. L'amour qui est au fond de nous, comme dans une cage. L'amour qui ne demande qu'à s'exprimer, qu'à se libérer. L'amour sauve la souffrance de son ambiguïté... Nous ne donnons pas du sens à la souffrance de l'autre. Nous permettons à l'autre d'habiter sa souffrance et - peut-être - de lui donner un sens.

Donner du sens -même provisoirement- permet de s'inscrire dans une histoire, d'habiter sa propre histoire. Alors seulement la personne souffrante, objet de soins, devient « sujet » dans ce qui lui advient. Et moi, qui suis à ses côtés, je sens monter en moi le désir de rendre grâce pour ce dont je suis témoin... Dans sa bulle d'indiction, le pape François insistait : *« Au cours de ce Jubilé, l'Église sera encore davantage appelée à soigner ces blessures, à les soulager avec l'huile de la consolation, à les panser avec la miséricorde et à les soigner par la solidarité et l'attention. Ne tombons pas dans l'indifférence qui humilie, dans l'habitude qui anesthésie l'âme et empêche de découvrir la nouveauté, dans le cynisme destructeur. Ouvrons nos yeux pour voir les misères du monde, les blessures de tant de frères et sœurs privés de dignité, et sentons-nous appelés à entendre leur cri qui appelle à l'aide. Que nos mains serrent leurs mains et les attirent vers nous afin qu'ils sentent la chaleur de notre présence, de l'amitié et de la fraternité. Que leur cri devienne le nôtre et qu'ensemble, nous puissions briser la barrière d'indifférence qui règne souvent pour cacher l'hypocrisie et l'égoïsme »* (15)

Cette miséricorde du Père, que le Fils exprime jusque sur la croix, est un trésor confié aux vases d'argile de l'Église et de ses ministres. Le pape affirme « *le temps est venu pour l'Église de retrouver la joyeuse annonce du pardon. Il est temps de revenir à l'essentiel pour se charger des faiblesses et des difficultés de nos frères. Le pardon est une force qui ressuscite en vie nouvelle et donne courage pour regarder l'avenir avec espérance* » (10) Toute pastorale devrait être à l'image du bon berger, du bon pasteur, qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent, qui laisse là les 99 pour aller au secours de la centième qui s'est égarée. Je me réjouis d'accompagner la pastorale de la santé qui, à sa mesure et avec ses pauvres moyens, est signe de cette compassion, de cette disponibilité. Je ne peux que rendre grâce et je voudrais aujourd'hui remercier du fond du cœur celles et ceux qui s'investissent ainsi professionnellement et bénévolement pour être là quand il le faut. Cette présence est parfois traversée par des interrogations et des souffrances, mais elle est signe de la tendresse de Dieu.

Ensemble, il nous faut entendre la parole de Paul dans la lettre aux Corinthiens et nous reconnaître en ambassade pour dire à tous ceux que nous rencontrons : « *Laissez-vous réconcilier, nous vous en supplions* » (2 Co 5, 20). Dans un monde où l'angoisse et les peurs bâtissent plus de murs que de ponts, notre mission est belle et nous ne pouvons la désertir. En témoignant de miséricorde, travaillons aux chemins de réconciliation.

Dans l'Église catholique, nous le savons, ce merveilleux ministère qui consiste à signifier le pardon de Dieu, est plus particulièrement confié aux prêtres. Il nous faut prier pour qu'ils soient réellement signes de miséricorde et le pape François précise dans sa bulle : « *Je ne me lasserai jamais d'insister pour que les confesseurs soient un véritable signe de la miséricorde du Père. On ne s'improvise pas confesseur. On le devient en se faisant d'abord pénitent en quête de pardon. N'oublions jamais qu'être confesseur, c'est participer à la mission de Jésus d'être signe concret de la continuité d'un amour divin qui pardonne et qui sauve. Chacun de nous a reçu le don de l'Esprit Saint pour le pardon des péchés, nous en sommes responsables. Nul d'entre*

nous n'est maître du sacrement, mais un serviteur fidèle du pardon de Dieu. Chaque confesseur doit accueillir les fidèles comme le père de la parabole du fils prodigue : un père qui court à la rencontre du fils bien qu'il ait dissipé tous ses biens. Les confesseurs sont appelés à serrer sur eux ce fils repentant qui revient à la maison, et à exprimer la joie de l'avoir retrouvé. Ils ne se laisseront pas non plus d'aller vers l'autre fils resté dehors et incapable de se réjouir, pour lui faire comprendre que son jugement est sévère et injuste, et n'a pas de sens face à la miséricorde du Père qui n'a pas de limite. Ils ne poseront pas de questions impertinentes, mais comme le père de la parabole, ils interrompent le discours préparé par le fils prodigue, parce qu'ils sauront accueillir dans le cœur du pénitent l'appel à l'aide et la demande de pardon. En résumé, les confesseurs sont appelés, toujours, partout et en toutes situations, à être le signe du primat de la miséricorde ».

Le pape François souhaite que l'Église devienne un « hôpital de campagne ». Dans le monde de la santé, nous vivons au quotidien cette attention aux blessures de l'autre. Je souhaite que notre mission nous invite régulièrement au « rendre compte » pour mieux nous rendre compte de ce qui est en jeu et nous conduire à « rendre grâce ». C'est un temps fort de votre journée diocésaine.

Père Jean-Marie ONFRAY
Nancy, le 21 mai 2016

